

THOMAS KING



LES INDIENS S'AMUSENT

TRADUIT PAR CATHERINE EGO

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**TU DEVRAIS
PEUT-ÊTRE T'EN
FAIRE, DES AMIS.
TU PASSERAS
PEUT-ÊTRE MOINS
DE TEMPS
AVEC TES DÉMONS.**

MÉMOIRE 
D'ENCRER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRER.COM
MEMOIRENCRER.COM

LES INDIENS S'AMUSENT

DU MÊME AUTEUR EN FRANÇAIS

Seuil de tolérance (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2022

La femme tombée du ciel (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 2022
Paris, Philippe Rey, 2017

Fragments d'un monde en ruine (poésie)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2021

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Meurtres sous un ciel de glace (roman)
Lévis, Alire, 2022

Red Power (roman)
Lévis, Alire, 2021 / Paris, Liana Levi, 2022

Un Indien qui derange (roman)
Paris, Liana Levi, 2021

Contes de Coyote (jeunesse)
Montréal, Planète Rebelle, 2021

Histoire(s) et vérité(s): récits autochtones (essai)
Montréal, XYZ, 2015 / Bibliothèque québécoise, 2019

Une brève histoire des Indiens au Canada (nouvelles)
Montréal, Boréal, 2014

L'herbe verte, l'eau vive (roman)
Paris, Albin Michel, 2002 / Montréal, Boréal, 2011

L'Indien malcommode (essai)
Montréal, Boréal, 2004

Monroe Swimmer est de retour (roman)
Paris, Albin Michel, 2002

Medicine River (roman)
Paris, Albin Michel, 1997 / 10-18, 2002

Bird et Mimi, un vieux couple autochtone aussi attachant que désopilant, partent en Europe sur les traces de l'oncle Leroy, disparu il y a cent ans, et du sac de médecine qu'il avait emporté avec lui. Tout au long de la quête, Bird revient sur ses propres voyages, se chamaillant avec ses démons, compagnons de route si attachants que Mimi finit par les adopter : Eugène se méprise, Kitty s'attend toujours au pire, les jumeaux Dédé incarnent la déprime et le désespoir, et Ira a une dent contre la vie. Plein d'esprit et d'humour, *Les Indiens s'amuse* raconte une aventure aussi intime que politique.

D'ascendance Cherokee, **THOMAS KING** est né en Californie en 1943 et vit maintenant à Guelph, en Ontario. Il est parmi les plus importants écrivains et intellectuels issus des Premières Nations. Romancier, essayiste, nouvelliste, scénariste et photographe maintes fois primé : Médaille Stephen Leacock pour l'Humour (2021) et le prix du Gouverneur général (2014).

CATHERINE EGO traduit des romans, de la poésie et des essais. Elle a remporté le Prix littéraire du Gouverneur général en 2016 pour la traduction de *La destruction des Indiens des Plaines* de James Daschuk (Presses de l'Université Laval, 2015).

THOMAS KING

LES INDIENS S'AMUSENT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR

CATHERINE EGO



À Helen, pour la dernière fois

Nous sommes descendus à l'hôtel Čertovka de Prague, tout près du pont Charles, célèbre ouvrage historique. Deuxième étage. Certaines des chambres de l'établissement donnent sur la rivière Vltava.

Pas la nôtre.

Néanmoins, nous voyons par la vitre les touristes déambuler sur le pont en papotant du quartier Malá Strana à la Vieille Ville et inversement. Si tel était notre bon plaisir, nous pourrions nous pencher par la fenêtre pour discuter avec eux.

Nous n'en faisons rien.

Mais nous le pourrions.

Nous sommes arrivés à l'hôtel au terme d'un vol de 12 heures depuis Toronto. Chambre suffocante. Pas d'air climatisé, pas de ventilateur de plafond pour brasser quelque peu cette masse d'air compacte. Exténués, nous nous allongeons sur le lit en pensant bien dormir jusqu'au souper. Mais quelque part en dessous de nous, un orchestre entonne soudain une version quickstep de *Hello, Dolly!* Fortissimo.

Je suis en sueur, collant de partout. Mes tympanes vibrent encore de notre atterrissage à l'aéroport Vaclav

Havel. Mes sinus me font mal ; j'ai l'estomac sens dessus dessous et une haleine de cheval. Je me retourne pour enfouir mon visage dans l'oreiller. Mimi se blottit contre moi, hermétique à ma détresse.

— Mon Dieu ! murmure-t-elle. Quel bonheur...

Il y a six ans, Mimi a décidé que l'heure était venue pour nous de voyager.

— On pourrait suivre la piste des cartes postales, expliquait-elle. On découvrira peut-être ce qui est arrivé à l'oncle Leroy. Peut-être même qu'on retrouvera le sac-médecine de la Corneille. Imagine... Ce serait formidable !

— On pourrait chercher la mine perdue de Frank Lemon, tant qu'à faire...

— Sans compter que les voyages me donneront de nouveaux sujets pour ma peinture !

— Tu peins de l'eau... Pas besoin de voyager pour ça.

— Tu pourrais emporter ta machine à écrire et ton appareil photo. Comme dans le bon vieux temps, Bird. Tu étais tellement doué !

— Ça fait des années que je ne tape plus à la machine.

— Ça t'inspirerait peut-être pour finir ton livre.

— Je n'écris pas en ce moment, tu le sais aussi bien que moi.

— Mais tu pourrais recommencer !

C'est peine perdue, je le sais ; je tente quand même le coup.

— Mais pourquoi voyager quand on peut rester chez soi ?

— Parce que les voyages élargissent les horizons, rétorque Mimi, bien que cet antique adage reste à prouver. Et pour te faire oublier tes problèmes de santé.

Nous voici donc à Prague.

Il fait bien trop chaud pour rester dans la chambre. Sortant de l'hôtel, nous nous laissons guider par la musique et nous retrouvons dans un petit parc bondé de gens qui vendent de la nourriture et de l'artisanat.

Et de musiciens.

Car les gars de *Hello, Dolly!* ne sont pas venus seuls. Ils ont débarqué à Prague avec tous leurs amis, une kyrielle d'autres groupes de musique en provenance du monde entier : Allemagne, Espagne, Autriche, Slovaquie, France, Portugal... Tous armés d'un terrifiant arsenal de grands succès des comédies musicales américaines.

Les *Hello, Dolly!* arrivent tout droit de Bruxelles. Ils achèvent la célèbre pièce de Jerry Herman d'une étincelante rafale et s'écartent pour laisser un groupe israélien prendre le parc d'assaut avec l'air d'ouverture d'*Oklahoma!* Une formation venue d'Italie attend son tour dans l'ombre du pont. Les Italiens ont donné à leurs instruments des allures d'appareils de cuisine ou d'accessoires sanitaires.

L'un d'eux arbore un cor évoquant une cuvette de toilette.

Mes problèmes de santé ont commencé par ma thyroïde. Quand j'ai annoncé la nouvelle à Mimi, elle m'a répondu que les problèmes de thyroïde touchent généralement les

femmes, ce qui prouvait bien que j'avais un côté féminin très développé.

Après, j'ai eu la goutte, puis mes glandes salivaires se sont mises à enfler, formant des protubérances dans mon cou. La goutte est devenue chronique, mais les symptômes répondaient bien à la médication. Les glandes salivaires, c'était plus compliqué... Pour plus de sûreté, mon médecin de famille m'a envoyé voir une spécialiste, une jeune femme qui semblait bien trop jeune pour avoir jamais mis les pieds dans une faculté de médecine.

— Il va falloir faire une laryngoscopie à fibres optiques, me dit-elle.

Elle a sorti d'un tiroir un tube en serpentin avec une petite sonde au bout. Son autre extrémité était fixée à un appareil ressemblant vaguement à un pistolet muni d'un écran.

— C'est un endoscope, a précisé la spécialiste.

— Et vous voulez me l'enfoncer dans la gorge?

— Non, dans le nez.

— Dans le nez?

— Après vaporisation d'un anesthésique.

— Vous voulez m'enfoncer ce truc dans le nez?

— Vous ne sentirez rien du tout...

Nous voici donc à Prague. L'après-midi tire à sa fin et Mimi a écouté son content de grands succès de la comédie musicale. Nous errons d'un étal à l'autre en tentant de repérer un produit comestible qui ne nous serait pas complètement inconnu. Mimi s'absorbe dans la contemplation de *trdelníks*.

— À ton avis... C'est de la bannique tchèque? me demande-t-elle.

Quand nous arrivons au bout du parc, des orchestres et des spécialités culinaires, Mimi déplie son plan de la ville. Face à cette nouvelle aventure qui s'annonce, ses yeux pétillent d'excitation. Et dans sa voix, la détermination ne fait aucun doute.

— Et si on allait du côté de la rivière? lance Mimi. Allons voir ce qui se passe par là.

Il s'y passe que de gigantesques bébés de bronze sont immortalisés dans leur reptation. Je photographie Mimi debout près d'un bébé géant, puis donnant la fessée à un bébé géant.

— Tu vois? fait-elle. C'est pour ça qu'on voyage!

— Ils n'ont pas de visages...

— C'est sûrement symbolique. Ça doit avoir un rapport avec la télé et l'angoisse de la vie moderne.

Plus loin, nous tombons sur des pingouins jaunes à la queue leu leu sur une plateforme flottant au milieu de la rivière. Mimi consulte son guide.

— Ils sont fabriqués à partir de bouteilles recyclées. Apparemment, c'est pour dénoncer le réchauffement climatique.

— Des pingouins jaunes?

— Trente-quatre pingouins jaunes.

Nous trouvons un banc et nous y asseyons. Sur l'eau dérivent des pédalos travestis en cygnes ou en voitures anciennes. Le soleil couchant couvre la rivière d'un or splendide. J'aurais bien envie de faire observer que nous

en verrions autant ou presque, et pour bien moins d'argent et d'effort, assis sur un banc devant la rivière Speed.

Mieux vaut s'abstenir.

Depuis toujours, je me demande si les médecins, à l'instar des politiciens, croient vraiment les mensonges qu'ils profèrent. Se faire enfoncer un tuyau dans le nez, c'est atrocement douloureux. Ça fait mal quand ça rentre et ça refait mal quand ça ressort.

— Vous avez une petite déviation de la cloison nasale ; vous étiez au courant ?

— Et mes glandes salivaires ?

— Elles sont enflées, aucun doute. Et si vous passiez une biopsie ?

— Vous voulez m'enfoncer un bistouri dans la gorge ?

— C'est le seul moyen d'écarter pour de bon l'hypothèse du lymphome.

J'ai dit non. Mimi a dit oui. En fin de compte, la science médicale a procédé à l'ablation de l'une de mes glandes salivaires. Chirurgie ambulatoire. Retour à la maison le soir même, muni d'un sac de drainage suspendu sur le côté de mon cou.

La semaine suivante, je suis retourné chez le médecin.

— Ce n'est pas un cancer.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Un gonflement de la glande salivaire.

— Mais pourquoi est-elle enflée ?

— Plusieurs causes sont possibles.

— L'autre aussi, elle est gonflée.

— Nous pouvons la retirer aussi, propose le médecin.
Si vous voulez.

— Pour quoi faire?

— Simple mesure de précaution.

— Précaution contre quoi?

Je n'ai pas fait retirer mon autre glande. Une chirurgie ambulatoire et une cicatrice sur le côté du cou, c'était bien suffisant. Assez rigolé. Sans compter que depuis l'ablation, j'avais la bouche plus sèche que l'Okanagan. Et que malgré les coups de sonde et de bistouri, on ne savait toujours pas ce qui avait causé le gonflement de mes glandes.

— L'hypothèse du lymphome est écartée, résuma Mimi. Si ça, c'est pas de la bonne nouvelle...

Nous voici donc à Prague. Le soir est tombé et nous sommes perdus. Pas vraiment perdus. Égarés, disons. Tournant le dos à la rivière, nous nous sommes enfoncés dans un labyrinthe de rues qui ne correspondent pas au plan de Mimi.

— C'est le bon plan, m'assure-t-elle. Certaines rues ont des noms différents, voilà tout.

Je me demande si le plan de Mimi ne date pas d'avant la partition de la Tchécoslovaquie en deux États distincts, République tchèque et Slovaquie. Je ne suis pas sûr que l'événement explique le flottement dans le nom des rues, mais il offre à tout le moins une justification historique de bonne tenue.

— L'aventure! s'exclame Mimi. C'est aussi pour ça qu'on voyage!

Elle se dirige d'un pas décidé vers des restaurants tous étincelants de leurs plus beaux atours nocturnes. Nous faisons halte devant le premier ; Mimi examine le menu affiché sur un présentoir.

Nous faisons halte devant le deuxième, et Mimi examine le menu. Nous faisons halte devant le troisième et elle examine le menu. Puis, nous retournons au premier restaurant, dont elle réexamine le menu.

Peu après la grande aventure de mes glandes salivaires enflées, j'ai passé une échographie de la vessie. Je ne sais plus trop pourquoi, mais je me souviens très bien de la tête que faisait le médecin.

— Vous avez une excroissance sur le pancréas, m'a-t-il annoncé. Cela m'étonne.

Il n'a pas prononcé les mots « cancer du pancréas ». Il attendait que j'aborde le sujet. Je n'ai rien fait. Alors, Mimi s'en est chargée.

— C'est cancéreux ?

Le médecin m'a obtenu un rendez-vous avec un spécialiste de Toronto. Je ne voulais pas y aller, mais Mimi a beaucoup insisté.

— Vaut mieux savoir, soulignait-elle.

— Pourquoi ?

— Pour voir venir.

— Voir venir quoi ?

— L'avenir, par exemple.

À mon insu, Mimi s'était informée sur les restaurants auprès du personnel de l'hôtel.

— Si tu avais déjà choisi le meilleur, lui dis-je, pourquoi perdre notre temps à lire les autres menus ?

— Pour savoir, rétorque Mimi, imperméable au sarcasme. On reste à Prague plusieurs jours... on va manger plusieurs fois.

Comme nous ne maîtrisons pas les transports publics, Mimi décrète que nous irons au restaurant à pied.

— C'est juste là, affirme-t-elle en brandissant son guide ouvert à la page du plan de la ville.

— À mi-chemin entre ici et Berlin, quoi !

— Un peu en dehors du centre touristique, mais la marche nous fera du bien pour le décalage horaire.

Je sais bien que cela ne sert à rien de protester, mais je le fais quand même.

— Mais c'est au moins à deux heures d'ici !

— On n'aura qu'à marcher vite.

Il nous faut près de 40 minutes pour arriver enfin au restaurant : un minuscule local d'à peine une dizaine de tables. Le menu n'est pas affiché ; cela confère au lieu un parfum d'avant-garde. Intérieur austère, presque martial. On dirait qu'une escouade de soldats russes se terre dans les cuisines, en rade depuis l'invasion de 1968.

Au milieu du restaurant trône un vieux cheval d'arçons. J'ai dû me tromper : ce ne sont pas des soldats russes qui rôdent dans les cuisines, mais des gymnastes russes. Le restaurant s'appelle le Di Mateo, qui me paraît bien plus

italien que tchèque – et de fait. Mimi n’est manifestement pas enchantée d’être tombée sur un restaurant italien à Prague ; de mon côté, je suis plutôt soulagé d’échapper à la soupe de betterave et au boudin.

On nous installe dans un coin tranquille, et c’est alors que trois problèmes potentiels me sautent aux yeux. Premièrement, la musique – ni traditionnelle tchèque ni traditionnelle italienne, mais Johnny Rivers qui entonne *Secret Agent Man*.

Deuxièmement, notre serveur parle parfaitement l’anglais – déception pour Mimi, qui se réjouissait d’en découdre avec les cacophoniques consonnes tchèques. Il s’appelle Jacob et s’illumine quand nous lui apprenons que nous sommes canadiens.

— Je suis originaire de Brno, explique-t-il, mais j’ai étudié les langues modernes à l’Université de Toronto.

Troisièmement, il n’y a pas de menu, ni à l’extérieur, ni à l’intérieur, nulle part. Rien, donc, que Mimi puisse tenir entre ses mains, qu’elle puisse scruter, qui lui permette de comparer les prix.

Comble de malheur, nous avons laissé nos romans à l’hôtel. Au Canada, quand nous allons au restaurant, nous emportons toujours des livres pour patienter en attendant les plats. Et voilà que nous pourrions bien être obligés de nous parler.

Jacob nous présente les plats qui s’offrent à nous – pâtes, poisson, viande – en détaillant pour chacun d’eux les ingrédients, le mode de cuisson et les accompagnements. Je prends les pâtes ; Mimi choisit le poisson.

Tandis que Jacob s'éloigne, Mimi remarque soudain la musique dans les haut-parleurs.

— Ce ne serait quand même pas... me lance-t-elle d'un ton accusateur.

Les pâtes sont excellentes; le poisson aussi. Mimi commande une bière pour moi et un verre de vin pour elle, tous deux tchèques, ce qui la rassérène un peu.

Jacob revient vérifier que tout va bien.

— Magnifique! affirme Mimi. Mais nous aurions quand même bien aimé avoir un peu de légumes.

— Des légumes?

— Haricots verts, chou-fleur, aubergine... répond Mimi. Ce genre de choses, vous voyez?

— Il y a du chou! rétorque Jacob. Et notre tiramisu est formidable.

— Vous n'avez pas de desserts traditionnels tchèques?

— Vous voulez dire... le *medovni*? Le *makovy kolacek*, peut-être?

— Exactement! s'exclame Mimi, radieuse.

— Non, rétorque Jacob d'un ton navré, seulement du tiramisu.

Mimi semble regretter d'avoir posé la question.

Je suis tenté de demander ce que le cheval d'arçons fait là, mais je m'abstiens.

Le spécialiste que j'ai vu à Toronto était blond, plutôt costaud, le visage rubicond et l'accent britannique incisif. Étrangement, cela m'a rassuré. Il martelait les consonnes

avec précision, ce qui lui donnait un air de sagesse et de compassion. J'ai commis l'erreur de confier mes impressions à Mimi.

— Et surtout, c'est un homme, lâcha-t-elle.

— Mais non, ça n'a rien à voir.

— Tu te rappelles la spécialiste que tu as vue pour tes glandes salivaires? Tu ne lui faisais pas confiance. Parce que c'était une femme.

— Elle était tellement jeune!

— Et surtout, c'était une femme...

— Elle m'a enfoncé un tuyau dans le nez en me jurant que ça ne ferait pas mal!

Le médecin britannique m'a parlé de mes analyses sanguines et de l'échographie. Je ne l'écoutais pas, je l'avoue. Je pensais à tout ce que je voulais faire du temps qu'il me restait. Face à la crainte d'une mauvaise nouvelle, le sang vous caille dans les veines. Enfin, c'est une image... On n'est pas mort, mais c'était tout comme. Je redoutais que le médecin m'annonce ma fin prochaine, et je trouvais ça tuant.

— Vous a-t-on expliqué la situation?

Quand Mimi m'accompagne chez le médecin, c'est elle qui parle. Elle pose des questions. Elle prend même des notes.

— Cancer du pancréas? demanda-t-elle sur le ton de qui commande au restaurant.

— Qui vous a raconté ça?

Personne. À vrai dire, mon médecin n'avait jamais prononcé le mot « cancer », mais tournait autour du pot

avec éloquence: « masse pancréatique »; « les résultats ne sont pas tout à fait ceux auxquels je m'attendais »; « il faudrait voir un spécialiste... »

J'attendais donc que le médecin me dise pour combien de temps j'en avais à vivre. Je me creusais la cervelle pour trouver deux ou trois bonnes blagues qui sauraient détendre l'atmosphère quand tout à trac, il m'annonça que je n'avais pas le cancer du pancréas.

— Ah non ?

— Non. Vous avez une pancréatite auto-immune, également dite maladie à IgG4.

— C'est mieux qu'un cancer ? demanda Mimi.

— C'est une maladie chronique, répondit l'homme de l'art, mais ce n'est pas mortel.

— Elle dégénère en cancer du pancréas ?

— Non, mais endommage le pancréas, ce qui explique le diabète.

— Mais, je n'ai jamais fait de diabète !

— Maintenant, vous en faites.

— IgG4... répétait Mimi, faisant rouler le diagnostic dans sa bouche comme une saveur exotique.

— C'est une maladie assez nouvelle, a repris le médecin. Elle touche surtout les Asiatiques et les Amérindiens.

— Tu vois ? m'a lancé Mimi en se tournant vers moi. En fin de compte, tu as de la chance d'être Indien.

Nous voici donc à Prague. Après avoir mangé au restaurant du cheval d'arçons, nous déambulons sur le pont Charles, nous arrêtant au milieu pour admirer la rivière et

les lumières de la ville. Mimi se blottit contre moi. Je ne sais pas s'il est plus agréable de se blottir l'un contre l'autre à Prague plutôt qu'à Guelph, mais je n'ai pas envie d'y penser.

— Savais-tu que les femmes clignent des yeux deux fois plus souvent que les hommes? me demande Mimi à brûle-pourpoint.

Elle passe décidément trop de temps sur Internet, accumulant au passage une quantité effarante d'informations inutiles qui débordent d'elle sans crier gare.

— Savais-tu que la comptine *Humpty Dumpty* ne dit absolument pas que Humpty Dumpty est un œuf?

Depuis le pont, nous regardons une équipe de tournage s'agiter dans le parc de Kampa – des techniciens qui déploient des câbles, installent des projecteurs, vérifient des caméras... Des dizaines de touristes se pressent contre les barrières, brandissant iPad et téléphones cellulaires pour immortaliser la scène.

Je ne sais pas de quoi parle le film, mais l'un des acteurs brandit un pistolet.

— Ça, au moins... c'est le genre de choses qu'on ne voit pas à Guelph!

Des chevalets bloquent l'accès aux escaliers qui mènent au pont. Des signes jaunes et noirs informent les badauds qu'il est interdit de passer. Un autre précise sobrement : Productions MIMO.

— Plusieurs épisodes des *Enquêtes de Murdoch* ont été filmés rue Douglas, dis-je à l'intention de Mimi.

— Oui, mais c'est de la télé...

Un homme dérive sur le plateau de tournage, penché sur le côté tel un remorqueur bravant une marée contraire. Petit, trapu, chauve. Lunettes noires, mocassins rouges, pas de chaussettes. Chemise blanche habillée flottant par-dessus son pantalon. Manches retroussées sur des avant-bras couverts de tatouages.

Dans son sillage vogue une grande femme filiforme dont la robe jaune vaporeuse ondule telle une grand-voile s'affaissant. Elle serre un gros classeur rouge contre sa poitrine comme si elle espérait qu'il la sauve de la noyade.

— Si c'est un western, avance Mimi, peut-être qu'ils auront besoin d'un acteur autochtone.

— J'ai pas l'impression qu'on tourne des tas de westerns en République tchèque.

— Sergio Leone en a bien tourné en Espagne! C'est même comme ça que Clint Eastwood a commencé.

— Je suis journaliste, pas acteur.

— Blackbird Mavrias...

Mimi tend ses bras devant elle et dessine une marque de ses deux mains.

— « Blackbird Mavrias dans *Mort à Prague*. Bientôt sur un écran près de chez vous! »

Nous restons là un petit bout de temps, mais il ne se passe rien d'intéressant, alors nous retournons vers l'hôtel. Nous nous heurtons à la porte d'entrée verrouillée. Nous essayons d'ouvrir avec la clé de notre chambre: rien à faire.

— Peut-être qu'ils ferment pour la nuit et qu'il faut sonner pour entrer? hasarde Mimi.

— Il est neuf heures et demie!

— On est à Prague, ici. Pas à Toronto...

Et ce serait une raison pour empêcher les touristes d'accéder à leurs chambres? J'ai peine à croire qu'il s'agisse là d'une pittoresque tradition tchèque. Je cherche une sonnette. Rien. Je frappe à la porte. Je refrappe.

Mimi n'a pas l'air de s'en faire.

— On pourrait passer la nuit sur le pont Charles, ce ne serait pas un drame. San Francisco, tu te rappelles?

— Le Golden Gate?

— C'était chouette, hein?

Je cherche une réplique cocasse sur les Indiens et les ponts quand soudain, des coups de feu éclatent. Puis, un hurlement.

— Viens! lance Mimi en courant vers le tournage. Allons voir qui est mort!

Il y a quelque temps de cela, Mimi a décrété que j'étais déprimé. Elle trouvait que je dormais trop; et je commençais à regarder des émissions de téléréalité dont les participants s'invectivent et se lancent des chaises à la tête.

— Mais non, je ne suis pas déprimé.

— Et les accès de rage, alors? répliqua-t-elle en comptant sur ses doigts. Les compagnies de téléphonie cellulaire, les frais bancaires, les appels automatisés...

— Tout le monde déteste les appels automatisés.

— La crise que tu fais quand ta table est prise à l'Artisanale...

— C'est de la déception, pas de la rage.

— Tout t'énerve. C'est pas normal.

— Ma table à l'Artisanale, j'y tiens.

— Tu as deux possibilités.

Pour Mimi, la plupart des choses de la vie reposent sur un certain nombre de possibilités, de décisions à prendre. Pas la peine que je lui demande lesquelles... Elle va me le dire.

— Tu consultes un psy...

— Et l'autre possibilité?

— Tu t'achètes un chien.

Nous avons eu des chats, Wesa et Mr. Bean. Des Birmans adorables. Mais c'était compliqué. Quand ils sont morts de vieillesse, nous étions tristes; ils allaient nous manquer. Néanmoins nous éprouvions un certain soulagement, comme si un fardeau nous avait été enlevé des épaules.

— Un chien?

— Tu as un trou dans le cœur, m'a expliqué Mimi. Un chien pourrait le combler.

Je n'avais pas de trou dans le cœur et je ne voulais pas d'un chien.

— On devrait aller faire un tour à la Société protectrice des animaux, ajouta Mimi. Juste pour voir.

— Pas question.

— Ce sera le psy, alors.

Nous sommes donc allés à la Société protectrice des animaux. La réceptionniste nous a expliqué qu'ils n'avaient pas beaucoup de chiens en stock à ce moment-là.

— Allons voir quand même, a fait Mimi. Qu'est-ce qu'on risque?

Il y avait là quatre chiens. Tous en cage. À peine avions-nous mis le pied dans la salle qu'ils se sont mis à aboyer en chœur. Leur tintamarre m'a saisi, mais l'odeur... je suis resté cloué sur place. Même Mimi s'est arrêtée net.

— Notre chien à nous serait heureux, dit-elle enfin. Ces chiens-là, ils ont peur. C'est pour ça, l'odeur...

La première cage que nous avons regardée abritait une chienne de 13 ans, Muffy. Labrador croisé pointer. Ses propriétaires l'avaient amenée au refuge parce qu'ils n'avaient pas les moyens de lui faire soigner les dents.

Dès qu'elle nous a entendus approcher, Muffy s'est levée de son tapis, a boitillé jusqu'à l'avant de sa cage pour nous renifler.

— Elle est presque aveugle, a précisé la bénévole, et sourde.

Ayant compris que nous n'étions pas sa famille revenue la chercher, Muffy est retournée à son tapis en claudiquant.

Mimi s'était trompée. Avant, j'étais peut-être un peu abattu. Maintenant, j'étais vraiment déprimé.

Nous voici donc à Prague, sur le pont Charles, à observer l'équipe de tournage qui refait l'éclairage pour un contre-champ, quand soudain, regardant derrière moi, j'aperçois la porte de notre hôtel grande ouverte.

Je le signale à Mimi.

— Toi et ton goût du drame ! me réplique-t-elle. On n'avait pas dit qu'on laissait Eugène et les autres démons à la maison ?

La réceptionniste de l'hôtel parle couramment le tchèque. Moi, je parle couramment l'anglais. Nous bringuebalons d'une langue à l'autre jusqu'à ce que le mystère soit éclairci.

Il s'avère qu'il y a toujours un ou une réceptionniste de garde. Mais s'il ou elle doit aller aux toilettes, courir jusqu'au coin de la rue pour fumer une cigarette ou se précipiter à la pâtisserie la plus proche pour assouvir une petite fringale, alors la porte de l'hôtel est verrouillée ; cela va de soi. J'aimerais bien savoir ce qui se passe si jamais on est enfermé à l'intérieur et qu'on veut sortir, mais finalement, je renonce.

Nous montons jusqu'à notre chambre suffocante, nous allongeons sur notre lit brûlant et roulons jusqu'au milieu tels deux boulets de lave fraîchement crachés d'un volcan.

Néanmoins, Mimi est d'excellente humeur.

— Ça devait être super !

— Quoi ?

— Oncle Leroy... Voyager, voir des tas de pays... voir Prague !

— Il ne voyageait pas pour le plaisir.

— Quand même... ça devait être toute une aventure.

Je me lève pour allumer la télé. De la neige crépite sur la plupart des chaînes, mais je finis par tomber sur une émission : une femme désigne du doigt des chiffres inscrits sur un grand tableau, puis retire ses vêtements un par un, jusqu'à ce qu'elle se retrouve en soutien-gorge. Une autre chaîne présente un jeu tout à fait singulier : six adultes portant des couches courent après un gigantesque ballon de plage.

Une chaîne d'information montre en boucle une manifestation quelque part sur la planète. Devant un imposant bâtiment, des policiers en équipements antiémeute affrontent une horde à l'air sinistre. Des hommes arborant sacs à dos et valises; des femmes brandissant pancartes et bébés; les enfants tenant couvertures et jouets. Tous écrasés les uns contre les autres, se pressant comme du bétail dans un enclos.

J'espérais trouver quelque chose du genre *Elementary*, ou *NCIS* ou *Castle*. Je n'y comprendrais rien aux dialogues, mais au moins, je n'aurais pas trop de mal à suivre l'intrigue.

Mimi roule sur elle-même.

— Il est bien, cet hôtel! Mais... c'est quoi, ça?

Je regarde, ne vois rien. Et d'un coup, je les vois.

— Des araignées? lance Mimi.

Le genre de questions auquel il vaut mieux ne pas répondre.

— Je descends, dis-je en toute hâte. Je vais chercher un ventilateur à la réception.

— Les araignées! me crie Mimi tandis que je m'éloigne. Demande-leur, pour les araignées!

La réceptionniste semble ravie de me voir.

— Ventilateur? demande-t-elle.

— Pour la chambre. Il fait trop chaud.

— Trop chaud?

— Oui. Dans la chambre. Il fait trop chaud.

— Il faut mettre climatiseur.

Avec les langues, c'est souvent ça, le problème. Je comprends chacun des mots que la réceptionniste prononce, et même sa phrase. Sujet, verbe, infinitif, complément. (Articles définis et indéfinis aux abonnés absents pour l'essentiel.) Mais que veut-elle dire ? Je cherche à discerner le propos sous-jacent. En l'occurrence, une seule explication me semble plausible.

— Il y a climatiseur dans la chambre ?

— Oui, confirme la réceptionniste. Bien sûr.

J'ai pourtant cherché partout et n'ai rien trouvé.

— Je vous montre ?

— Oui, dis-je. Volontiers.

Elle verrouille la porte de l'hôtel et nous voici gravissant l'étage.

— Chérie... nous avons de la visite.

Prudence. Mimi est sans doute restée allongée sur le lit, mais qui sait, peut-être est-elle en train de prendre un bain froid ? Je préfère la prévenir avant d'entrer.

Notre chambre est bizarrement conçue. Elle s'ouvre sur un petit corridor qui donne sur le lit à gauche et sur la salle de bain à droite. Autrement dit, un espace plus ou moins perdu, et c'est là que se trouve le climatiseur.

Dans le corridor, juste au-dessus de la porte de la chambre.

La réceptionniste actionne ce qui ressemble à l'interrupteur d'une quelconque lampe. Il n'en est rien, cependant, car à cet instant s'élève dans la chambre un bourdonnement qui, oui, pourrait bien être celui d'un climatiseur.

— Et voilà ! s'exclame la réceptionniste en montrant du doigt la grille au-dessus de la porte.

Je me sens parfaitement imbécile, ce qui ne m'empêche pas de me demander comment un climatiseur collé au fond d'un couloir et au-dessus d'une porte d'entrée pourrait bien rafraîchir une chambre à coucher située à plus de quatre mètres de là, et même pas dans sa ligne de mire.

— Il fait déjà moins chaud ! me crie Mimi.

Je tends la main vers la grille et, de fait, de l'air s'en échappe. Tout aussi brûlant que celui qui emplit la pièce, mais je m'abstiens d'en faire la remarque. Après tout, il se pourrait bien qu'il soit plus frais d'ici quelques minutes.

— Merci, dis-je à la réceptionniste.

Déjà, elle se dirige vers l'escalier pour aller déverrouiller la porte de l'hôtel.

— Il ne faudrait quand même pas qu'on gèle... dit Mimi.

De nouveau, je tends ma main vers la grille. Je ne pense pas que nous risquions l'hypothermie.

— Et les araignées ? ajoute Mimi. Tu lui as demandé, pour les araignées ?

Un vrai désastre, cette visite à la Société protectrice des animaux. À tout prendre, j'aurais préféré ne jamais faire la connaissance de Muffy.

— Ce n'est pas ta faute, me disait Mimi.

De toute évidence, Muffy allait finir ses jours dans cette cage. Elle ne reverrait plus jamais sa famille, ces gens qui s'étaient occupés d'elle pendant tant d'années. Elle mourrait seule.

— Par ailleurs, dit Mimi, Muffy n'a rien à voir avec les pensionnats.

— Pardon ?

— Je te connais comme le fond de ma poche. Tu vois un animal dans une cage et tout de suite, tu penses aux pensionnats.

— Mais pas du tout !

— L'article que tu as écrit quand le premier ministre a présenté des excuses officielles pour tous les torts causés par les pensionnats... Tu te souviens de ce que tu as écrit ?

— Que ce genre d'excuses ne sert à rien.

— Et que les Canadiens traitent leurs animaux domestiques bien mieux que le personnel des pensionnats ne traitait les enfants.

Mimi m'a serré dans ses bras un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

— Bon, alors... conclut-elle. Quel genre de chien tu veux ?

Nous voici donc à Prague. La première journée de notre séjour s'achève, et nous voici repliés dans notre chambre d'hôtel avec un climatiseur qui ne climatise pas et une harde d'araignées au plafond.

— Il y en a 16, précise Mimi : 8 grosses, 5 moyennes, 3 petites.

Qui n'a pas ses petites manies ? Balzac buvait plus de 50 cafés par jour. Soucieux de ne pas manquer de munitions pour écrire, John Steinbeck gardait en permanence sur son bureau 12 crayons bien taillés, pas un de plus, pas

un de moins. Flannery O'Connor avait un faible pour la volaille domestique. Benjamin Franklin s'accordait chaque matin un « bain d'air » consistant à s'asseoir flambant nu, parties intimes exposées aux brises matinales.

Mimi compte. Elle compte tout ou presque, mais surtout le fruit des fonctions physiologiques. Ainsi, elle prend plaisir à me dire combien de fois elle est allée à la selle dans la journée, combien de temps cela lui a pris pour uriner (son record s'élève à 41 secondes), quelle quantité de mucus elle a expectorée pendant son jogging quotidien.

Et maintenant qu'elle a compté les araignées en prenant note de leurs tailles respectives, je n'arrive pas à fermer l'œil. Par la fenêtre, on entend les touristes qui déambulent sur le pont, la musique qui s'élève dans la nuit.

Soudain, Mimi se redresse, sort du lit, se dirige vers la fenêtre. Moi, je ne bouge pas. Je devine trop bien ce qui va me tomber dessus.

— Comme c'est beau! fait Mimi.

La plupart des villes ne sont-elles pas belles de nuit? Tout ce qu'on en voit, ce sont leurs lumières se détachant sur un ciel noir, tout le reste est plongé dans l'ombre.

— Regarde!

Mimi me tire du lit, me traîne jusqu'à la fenêtre. Les vitrines des cafés étincellent. Les reflets dansent sur les pavés.

— Les gens sont heureux... Et toi, tu es heureux?

— Oui. Je suis heureux, moi.

— Bon Dieu, Bird! Tu ne pourrais pas faire un effort pour mentir un peu mieux?

Maintenant qu'elle est réveillée, plus rien ne l'arrêtera. J'aimerais rester dans la chambre, mais apparemment, ce n'est pas ce que les gens sont censés faire quand ils sont en vacances. Nous nous habillons, allons nous installer dans un café. Un homme joue de la guitare ; une femme chante.

— C'est pas *I'll Be Seeing You*? me demande Mimi en se tournant vers moi.

— Si. Grand succès des années 1940.

— Mais... pourquoi des chansons américaines en République tchèque ?

Un peu en retrait, Mimi et moi nous laissons submerger par la musique, assez longuement pour entendre tous les tubes ou presque de Frank Sinatra et Nat King Cole – *Let's Fall in Love, Fly Me to the Moon, Again, Unforgettable*. Les chansons me donnent un peu le mal du pays. Si j'étais chez moi, je serais planté devant la télé à l'heure qu'il est, un sandwich à la main, Muffy à mes côtés.

Content, repu, tranquille.

Nous n'avons pas adopté de chien de la Société protectrice des animaux. Une semaine plus tard, cependant, Mimi est partie pour sa tournée hebdomadaire des friperies. Tel un trappeur sur sa ligne de trappe, elle les parcourt en circuit, dans un ordre bien précis.

Armée du Salut. Goodwill. Village des Valeurs.

Chaque fois, elle en revient bardée d'un grand sac en plastique. Parfois plusieurs.

— Tu ne devineras jamais ce que j'ai trouvé.

J'étais en train de regarder *Casablanca* et franchement, je n'en avais pas grand-chose à faire de ce qu'elle avait trouvé.

— Alleeeeeez, devine!

J'ai vu le film des dizaines de fois. Je ne sais pas pourquoi, mais je trouve qu'il est extrêmement apaisant d'entendre Bogart et Bergman répéter les mêmes répliques à l'infini.

— Ce ne sont pas des chandelles, précisa Mimi, ni des chaussures.

Paul Henreid me laisse de glace, mais Claude Rains en capitaine Louis Renault et Sydney Greenstreet en Signor Ferrari... j'adore!

— Un chien! lança finalement Mimi. Je t'ai trouvé un chien.

Nous voici donc à Prague. Nous sommes en train de retourner à pied vers notre hôtel quand soudain, le brouillard se lève. En un clin d'œil, la ville a disparu, et nous ne voyons plus nos mains tendues devant nous.

— Quand on se perd en forêt, il faut rester où on est pour que les équipes de secours puissent nous retrouver, explique Mimi.

— On n'est pas en forêt.

— Mais c'est le principe!

— Il n'y a pas d'équipe de secours lancée à notre recherche.

Néanmoins, Mimi n'a pas tort. En affrontant le brouillard, nous risquons de nous perdre pour de bon. Je ne sais pas si Prague a des quartiers louches, des secteurs peu

recommandables pour les touristes. Néanmoins, si c'est le cas, je n'ai aucune envie de m'y retrouver.

— On pourrait rester ici en attendant que le brouillard se lève, fait Mimi.

— Ce qui pourrait prendre des heures... toute la nuit, même.

Se rapprochant de moi, Mimi me prend la main.

— Je t'ai déjà dit que mon oncle est allé au pensionnat? Le Blue Quills, à St. Paul.

— Ton fameux oncle Leroy?

— Non, un autre : Everett. Un jour, il s'est sauvé avec deux autres garçons. Ils ont marché au hasard, tout simplement. Ils ne savaient même pas où ils étaient : à presque 600 kilomètres de Standoff.

— Ça fait une trotte.

— Ils se sont fait rattraper à Killam. Il paraît que le brouillard était tellement épais qu'ils devaient se tenir la main pour ne pas se perdre. Comme nous.

— C'est tout ce que tu as trouvé comme prétexte pour me prendre la main?

— Maman dit qu'ils avaient une boîte d'allumettes, mais il faisait trop humide, à cause du brouillard.

— Comme Chanie Wenjack.

— Exactement. Chanie Wenjack, tout le monde connaît. Mais des histoires d'enfants qui s'enfuient du pensionnat, il y en a plein d'autres aussi...

— Qu'est-il arrivé à Everett et ses amis?

— Ils ont été ramenés à Blue Quills.

— Ils ne sont pas morts, alors?

— Non.

— Et leur histoire, elle a fini comment ?

Mimi serre ma main plus fort.

— Ce genre d'histoire, ça ne finit jamais.

De son grand sac, Mimi extirpe un chien de la taille d'un petit oreiller. Pelage blond, longues oreilles, jolie frimousse.

— Elle s'appelle Muffy, précise Mimi. Et elle t'adore.

— Et c'est un chien en peluche...

— Pas besoin de la dresser, pas besoin de la promener, pas besoin de ramasser ses besoins.

Mimi pose le chien sur ma poitrine, son museau enfoui dans mon cou.

— *Et elle t'adore*, répète-t-elle.

Ça me fait bizarre, un chien en peluche. Cependant, Muffy est vraiment mignonne. Et somme toute, je trouve que c'est un bon compromis.

— Et quand on voyagera, ajoute Mimi, si jamais vous devenez vraiment inséparables, on pourra toujours la mettre dans la valise.

Nous voici donc à Prague. Il est 2 h 30 du matin et le brouillard semble bien décidé à persister toute la nuit.

— Si on retrouve le pont, ça devrait aller...

Et c'est là que, sans sommation, des voix d'hommes qui chantent jaillissent du brouillard. Très loin, d'abord. Puis, elles se rapprochent.

— Viens ! me lance Mimi. Suivons-les !

— Tu veux vraiment suivre des ivrognes ?

Je ne sais pas si ce sont des Tchèques, des Allemands ou des Russes, mais quelle importance au fond ? Mimi tangué à leur suite et nous voilà qui avançons à l'aveugle, tendant l'oreille à un chant qui nous semble martial, mais ce pourrait tout aussi bien être l'hymne de ralliement d'une équipe sportive.

— On ne sait même pas où ils vont.

— Ce sont des touristes, réplique Mimi. Et tous les touristes finissent par aller vers le pont.

À l'école de journalisme, on nous apprend à fuir les sophismes comme la peste. J'ouvre la bouche pour expliquer à Mimi qu'elle vient d'en commettre un quand soudain, du brouillard, émerge une statue.

— Le pont, fait Mimi.

Cependant, je ne me déclare pas vaincu. Prague possède probablement un nombre incalculable de statues.

— ... et notre hôtel, ajoute Mimi dans un geste plein de morgue.

Sans me laisser le temps de riposter, elle descend les marches de pierre, tourne un coin et nous nous retrouvons face à notre hôtel, exactement là où nous l'avions laissé.

— Comme une flèche... conclut Mimi. En plein dans le mille.

Il fait encore chaud dans la chambre. Le climatiseur émet encore des bruits encourageants. Les araignées se pavanent encore au plafond.

Mimi s'affale sur le lit et, presque instantanément, se met à ronfler. J'approche un fauteuil de la fenêtre pour